Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 6 (1956)
Heft: 1

Artikel: La vision en Dieu chez Malebranche : à propos d'un livre récent
Autor: Brunner, Fernand
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380640

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA VISION EN DIEU CHEZ MALEBRANCHE

A propos d'un livre récent [1]

Les sources de la doctrine malebranchiste des idées sont évidentes et du reste avouées. Voici, à ce sujet, un passage intéressant de la préface des *Entretiens sur la métaphysique et la religion,* qu'il convient de citer jusqu'au bout. « ... Je reconnais et je proteste que c'est à saint Augustin que je dois le sentiment que j'ai avancé sur la nature des idées. J'avais appris d'ailleurs que les qualités sensibles n'étaient que dans l'âme et que l'on ne voyait point les objets en eux-mêmes ni par des images qui leur ressemblent. Mais j'en étais demeuré là jusqu'à ce que je tombai heureusement sur quelques endroits de saint Augustin qui servirent à m'ouvrir l'esprit sur les idées. Et comparant ce qu'il nous enseigne sur cela avec ce que je savais d'ailleurs, je demeurai tellement convaincu *que c'est en Dieu que nous voyons toutes choses,* que je ne craignis point d'exposer au public ce sentiment, quelque étrange qu'il paraisse à l'imagination... Cette vérité me parut si propre à faire comprendre aux esprits attentifs que l'âme n'est unie directement qu'à Dieu, que lui seul est notre bien et notre lumière, que toutes les créatures ne sont rien par rapport à nous, ne peuvent rien sur nous, en un mot cette vérité me parut de si grande conséquence par rapport à la religion et à la morale que je me crus obligé de la publier et que j'ai cru dans la suite devoir la soutenir. » (Ed. Cuvillier, t. I, p. 42.)

Ce texte rappelle l'inspiration religieuse de Malebranche, que Henri Gouhier a mise en lumière si heureusement en 1926, et le souci de l'union directe de notre âme à Dieu, affirmé avec vigueur dès la préface de la *Recherche de la Vérité.* L'influence de Descartes et celle de saint Augustin y sont caractérisées excellemment : en somme Descartes a tiré Malebranche de l'erreur, tandis que saint

[1] MARTIAL GUEROULT : *Malebranche. I. La vision en Dieu,* Paris, Aubier, 1955, 328 p.

Augustin l'a conduit à la vérité. L'auteur des *Méditations métaphysiques* a enseigné, en effet, à Malebranche deux propositions négatives :

1° Les couleurs et les autres qualités sensibles ne font pas partie de l'essence des corps, car elles ne sont pas ce qu'il y a en eux de clair et de distinct. Ce n'est donc point par elles que nous connaissons les corps.

2° Nous ne connaissons pas davantage les corps en eux-mêmes (ou par les espèces qu'ils projettent), car l'hétérogénéité des substances spirituelle et corporelle s'y oppose.

Il suit de là sans doute une proposition affirmative, à savoir que nous connaissons les corps par leurs idées géométriques claires et distinctes ; mais quelle est la nature et l'origine des idées ? C'est ici précisément que s'exerce l'influence d'Augustin. Malebranche sait alors, non plus seulement ce que la connaissance des corps n'est pas, mais ce qu'elle est : sa doctrine de la vision en Dieu est constituée.

Car il ne suffit pas de faire du corps, avec Descartes, une réalité purement matérielle de façon à restituer l'âme à elle-même dans sa pure nature spirituelle ; il faut encore achever cette entreprise de libération en rendant à l'âme sa destination propre qui est l'union à Dieu. Descartes montre que la connaissance est chose spirituelle et qu'elle ne peut venir du corps. En ce sens, son innéisme est vrai. Mais en plaçant dans l'âme tout ce dont elle a besoin pour connaître, l'innéisme isole l'âme de Dieu. Telle est la raison profonde de l'insuffisance de Descartes aux yeux de Malebranche et de la nécessité du recours à saint Augustin. Quand nous intelligeons, la raison que nous consultons n'est personne d'autre que le Christ qui est la vertu immuable de Dieu. Nous ne sommes pas à nous-mêmes notre propre lumière et les hommes ne sont pas nos maîtres, mais nos moniteurs ; ils sont doctes mais non véritablement docteurs. Seule nous enseigne la sagesse éternelle qui habite en nous [1].

Si saint Augustin doit compléter Descartes, l'apport de Descartes n'en est pas moins indispensable selon Malebranche. L'évêque d'Hippone a dit, en effet, que Dieu est la lumière des intelligences, mais il n'a jamais dit que nous voyons les corps en Dieu. La raison,

[1] « Il ne faut pas s'imaginer que saint Augustin soit le premier qui ait cru que Jésus-Christ, selon sa divinité, était notre lumière, notre Maître intérieur. Entre les Pères qui l'ont précédé, il y en a plusieurs qui se sont déclarés pour ce sentiment ; et je ne crois pas qu'il s'en trouve un seul qui l'ait combattu. Ils l'avaient appris, ce sentiment, ou, comme saint Augustin l'avoue lui-même, dans les livres des platoniciens, estimés alors, ou dans ceux de Philon et d'autres juifs ; et ils s'en étaient convaincus par le huitième chapitre des Proverbes de Salomon et surtout par l'Evangile de saint Jean... » (Préface des *Entretiens*, Ed. Cuvillier, p. 36-37.)

pour notre auteur, en est simple : c'est qu'Augustin n'a pas eu l'avantage de venir après Descartes. Il n'a pas su que la sensation, muable et confuse, n'appartenait pas au corps. Il n'a pas su que nous ne voyons pas le corps en lui-même, mais par son idée claire et distincte. Si donc Augustin était apparu au XVIIe siècle, son système n'aurait différé en rien de celui de Malebranche. Car enfin Malebranche, en affirmant que nous voyons les corps en Dieu, ne place rien d'autre en Dieu que l'étendue intelligible qui est l'Idée immuable, nécessaire, éternelle et infinie des corps créés sur son modèle : l'étendue intelligible, par laquelle nous voyons les corps appartient à l'ordre des vérités éternelles que saint Augustin voit en Dieu. Malebranche complète et résume volontiers son sentiment en observant que les figures géométriques sont des Idées pour Augustin ; donc, l'étendue qui est leur support en est une autre. Il aurait suffi qu'Augustin sût que les corps se réduisent essentiellement à l'étendue pour qu'il pût soutenir que nous les voyons en Dieu.

Malebranche soutient donc l'opinion qu'il n'y a nulle véritable différence entre Augustin et lui. Pour examiner ce paradoxe, il faut évidemment renoncer à se demander ce qu'Augustin aurait pensé s'il avait été cartésien, puisque c'est résoudre d'avance la question. Il convient de considérer l'augustinisme en lui-même pour le confronter avec la version qu'en donne le malebranchisme.

Or, il est patent que cette version nous éloigne sensiblement de l'original. Si nous voyons les corps en Dieu et non pas en eux-mêmes, la connaissance n'est plus étagée du sensible à l'intelligible comme chez Platon et chez Augustin. Au lieu de passer des imitations inférieures de l'Idée à l'Idée elle-même, la pensée découvre qu'elle ne connaît rien d'autre que l'Idée.

A cette ouverture radicale vers Dieu, correspond une fermeture plus nette encore à l'égard des corps, puisqu'il n'y a plus de connaissance des corps dans les corps mêmes. N'y a-t-il pas là quelque mutilation de la réalité par rapport au platonisme et à l'augustinisme ? Et si je ne connais pas les corps, comment prouver qu'ils existent ? Malebranche, en effet, y voyait un problème et invoquait pour le résoudre l'autorité de l'Ecriture attestant que Dieu a créé le monde. Mais on peut trouver quelque difficulté à soutenir à la fois que Dieu a créé les corps et qu'il ne nous a pas donné le moyen de les connaître en eux-mêmes. Il semble qu'on s'engage ici dans la voie de l'idéalisme, malgré le créationisme vigoureux de notre auteur. La matière, chez Malebranche, quoique créée, est invisible. Ainsi, le dualisme cartésien de la matière et de l'esprit aboutit à rejeter le corps hors du connaissable et par conséquent, on le verra dans la suite du temps, hors de l'être.

En unissant le cartésianisme et l'augustinisme, Malebranche non seulement s'écarte de l'augustinisme pur, mais encore se sépare de Descartes et introduit dans son système des difficultés que l'auteur du *Discours de la Méthode* n'avait pas connues. C'est ici que le livre paru récemment de Martial Gueroult, professeur au Collège de France, apporte des éclaircissements particulièrement précieux. L'objet de l'éminent historien est de débrouiller l'enchevêtrement des thèmes qui se rencontrent dans la doctrine de Malebranche et de découvrir ainsi les raisons du malaise qui saisit souvent le lecteur de la *Recherche*, des *Méditations chrétiennes* ou des *Entretiens*. Martial Gueroult est amené ainsi à analyser avec une précision très poussée l'argumentation malebranchiste et à décrire la constitution progressive de la doctrine de la vision en Dieu. De 1675 aux *Eclaircissements* et aux éditions postérieures de la *Recherche de la Vérité*, il voit, contrairement à Henri Gouhier, un approfondissement de la doctrine de l'Idée, qui constitue une véritable transformation. Réfléchissant sur le statut possible des Idées en Dieu, Malebranche finit par se séparer radicalement de Descartes en concevant l'Idée non plus comme finie, mais comme infinie. En même temps, ce ne sont plus les Idées des objets particuliers que nous voyons en Dieu, mais des Idées universelles, susceptibles hors de Dieu de déterminations particulières en nombre infini (chapitre III). Cette transformation, qui répond à la question de savoir à quelles conditions les idées cartésiennes peuvent résider en Dieu, a des conséquences fâcheuses, examinées au chapitre XI, sur la doctrine de la création, puisque la volonté de Dieu n'est plus dirigée par des modèles ou archétypes déterminés. « ... Le concept de création exige de mettre les idées particulières de toutes les choses créées dans l'Intelligence de Dieu, tandis que le concept d'Idée exige de les en rejeter, car seul peut être Idée éternelle dans le Verbe ce qui est incréé, et seul est incréé ce qui est infini, c'est-à-dire général. L'aporie est inextricable » (p. 241).

Mais la difficulté la plus remarquable, sans doute, à laquelle s'expose Malebranche et que Gueroult met en lumière d'une façon très originale et très brillante, résulte de la jonction, dans l'Idée, des deux substances que le dualisme cartésien — accepté et même renforcé par Malebranche — avait distinguées. Qu'est-ce que l'étendue intelligible ? demande Gueroult au chapitre IX de son ouvrage. C'est, répond-il avec Malebranche, l'idée que Dieu a des corps. En tant que telle, elle ne fait qu'un avec l'intelligence divine qui nous éclaire. Mais l'étendue intelligible n'est pas seulement l'idée des corps, elle est aussi la réalité éminente et divine des corps ou la perfection en Dieu dont les corps procèdent à l'exclusion des esprits. Comme telle, elle n'a rien de commun avec l'intelligence. Voilà donc

l'étendue intelligible à la fois esprit et matière, esprit en tant qu'*idée* de l'étendue, matière en tant qu'*étendue* intelligible.

Sans doute, Malebranche nous apprend que la matière est en Dieu d'une façon toute spirituelle et que l'étendue intelligible n'est pas l'étendue locale. Mais en argumentant de la sorte, il ne fait que masquer la difficulté. L'étendue intelligible a beau être intelligible et immatérielle, elle n'en reste pas moins une perfection étrangère à la pensée et d'un autre genre qu'elle, puisqu'elle est par son essence intelligible radicalement distincte de l'essence intelligible de la pensée et qu'elle est la réalité dont est faite la substance des corps. « La créature corporelle, écrit Malebranche, cité par Gueroult, p. 163, ne participe point à la nature divine en tant que cette nature est apercevante. » En d'autres termes, la perfection de l'étendue est celle d'une *chose*, tandis que la perfection de l'intelligence est celle d'une *pensée*. Dans ces conditions, transformer la perfection du corps, ou *étendue* intelligible, en idée de l'intelligence divine, ou *idée* de l'étendue, c'est offenser le principe cartésien de l'incommensurabilité des substances et Gueroult peut écrire : « Malebranche... qui voit dans l'étendue et dans la pensée deux êtres différents enveloppant des participabilités incompatibles, même en se réfugiant dans l'intelligible, ne peut convertir qu'au prix d'une inexpiable contradiction interne l'étendue en pensée constitutive de ce que nous percevons comme chose étendue. »

D'où vient cette collision entre l'esprit et la matière ? Tout simplement de la conversion du cartésianisme en augustinisme. Cet accident n'a pas lieu chez Descartes parce que l'idée innée de l'étendue matérielle est chez lui la *représentation* et non la *réalité* de l'étendue matérielle. Dès qu'on veut, à la manière d'Augustin, réaliser l'idée de la matière en perfection divine, l'intelligence et la réalité matérielle qu'elle représente se télescopent, l'étendue se mue en idée et réciproquement [1]. L'étendue intelligible est ainsi, selon le mot de Gueroult, un *Janus bifrons*, dont Malebranche fait apparaître l'un ou l'autre visage selon les nécessités de l'argumentation.

Car il faut que l'étendue intelligible soit la perfection de la matière, mais il faut aussi qu'elle soit l'intelligence divine qui m'éclaire. Grâce à ce double sens de l'Idée, je vois en Dieu les Idées des corps quand bien même les corps et la pensée n'ont aucune commune mesure. Il reste pourtant que l'esprit est de la sorte en contact avec la perfection qui en Dieu exclut l'esprit. Gueroult définit de la manière suivante cet extraordinaire paradoxe : « Dieu n'agit sur mon âme —

[1] Cet accident n'a pas lieu non plus chez Spinoza, parce que l'auteur de l'*Ethique*, pour certaines raisons, n'avait pas à loger dans un Verbe, qui est intelligence, une nature — la matière — essentiellement étrangère à l'intelligence.

qui ne participe qu'à la pensée — que par l'aspect de lui-même où il n'est participable que par les corps » (p. 181). L'étendue intelligible, qui est le *lieu des corps* en tant que perfection dont les corps participent, est le *lieu des esprits* parce que c'est en elle que les esprits voient les corps.

Chez Augustin, les choses se présentent tout autrement. Réaliser en Dieu l'idée d'un être de notre monde, ce n'est pas provoquer le télescopage de deux substances incommensurables : la pensée et la matière, car le monde doit tout son être à des *formae* ou *species* qui sont spirituelles dans leur essence, qui sont des idées ne cessant pas, dans leur immanence, d'être coessentielles aux idées transcendantes.

La source du mal dont souffre la philosophie de Malebranche et que Gueroult met en lumière avec tant de profondeur, n'est rien d'autre, semble-t-il, que le dualisme cartésien. En effet, la difficulté malebranchiste pointe déjà chez l'auteur du *Discours*. Si la matière et l'esprit sont deux substances hétérogènes, comment puis-je avoir une idée (même innée) de la matière ? Comment la matière peut-elle entrer en moi, même sous forme de représentation ? Peut-il y avoir une idée de ce qui n'est en aucune façon ni idée ni esprit ? La critique adressée à Malebranche rejaillit sur Descartes en faisant éclater ce qu'il y a de paradoxal chez Descartes lui-même dans la notion d'idée de l'étendue, c'est-à-dire d'idée d'une réalité essentiellement étrangère à l'esprit [1].

Fondée sur l'analyse des éléments disparates réunis dans la notion d'étendue intelligible, la critique de Gueroult atteint le cœur même du système de Malebranche. On le voit bien au chapitre XII dans lequel on assiste à l'anéantissement de la preuve malebranchiste de l'existence de Dieu par simple vue. Un problème se pose alors avec insistance : comment Malebranche, qui se réclame de la méthode des raisonnements clairs et distincts, présente-t-il un système aussi peu consistant rationnellement ? Gueroult répond en substance qu'emporté par son intuition mystique, l'Oratorien a été victime d'une illusion. Il croyait démontrer, alors que ses raisonnements, en eux-mêmes impuissants, étaient moins faits pour prouver que pour servir une intuition. Le système de Malebranche baigne « dans une lumière mystique où s'évanouissent avec les rigoureuses distinctions d'une intelligence mathématicienne les limites qui séparent le légitime de ce qui ne l'est pas, les équations correctes des assimilations

[1] Descartes ne voit pas là de problème. Il se contente de reconnaître dans le pouvoir représentatif de l'idée une évidence indiscutable (cf. M. GUEROULT : *Descartes selon l'ordre des raisons*, t. I, p. 140-142).

absurdes » (p. 311). Gueroult compare le système de Malebranche à ces dessins à la plume aux traits discontinus et dont l'unité et l'harmonie n'apparaissent que de loin. Ainsi, le malebranchisme relève de l'intuition mystique plutôt que de la continuité des raisons.

Cette conclusion est établie magistralement par l'éminent historien de la philosophie et l'on ne peut douter que dans la mesure où Malebranche se réclame de la règle des idées claires et distinctes, il ne s'expose à la critique implacable à laquelle Gueroult soumet son système. Il est impossible de ne pas admettre qu'il y a chez Malebranche des difficultés très grandes. Mais je ne croirais peut-être pas que le malheur de l'auteur de la *Recherche* vienne de la disposition mystique de son esprit, quoique ce soit elle sans doute qui l'ait empêché d'accorder aux difficultés rationnelles dans lesquelles il s'engageait l'attention souhaitable. Il viendrait plutôt, semble-t-il, d'un recours inopportun à la raison, je veux dire de l'alliance que la disposition mystique de l'esprit a contractée en lui avec la mauvaise raison qu'est le dualisme cartésien.

FERNAND BRUNNER.